N° 3617 — 12e Année — CINQ CENTIMES — Mardi 2 Janvier 1900

RÉDACTION
ROUBAIX, 65, rue des Fabricants (près la place du Trichon)
TOURCOING, rue VERTE, 53
Siège administratif
Rue Nationale, 51, à Lille
PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
Trois mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.
Nord et départements limitrophes
Trois mois, 5 francs. — Un an, 20 francs.

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain Quotidien

PRIX DES ANNONCES
ANNONCES . . . . . 0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES . . . . . 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS . . . . . 0 fr. 75 —
LOCALES . . . . . 1 fr. 00 —

Les annonces seront reçues aux bureaux du journal, à Paris, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 10

Téléphone

Nos Ateliers étant fermés à l'occasion du 1er Janvier, l'Avenir de Roubaix-Tourcoing ne paraîtra pas demain.

Conte du Jour de l'An

LES TROIS DUELS du commandant Cassebras

Le commandant Cassebras de l'infanterie de marine, n'était pas un de ces hommes dont la douceur de caractère peut être comparée à celle de l'agneau.

Franc comme son sabre et loyal comme lui, ennemi des hypocrisies, dédaigneux des mensonges, il avait la parole brève, le geste sec et une patience tout-à-fait relative.

Néanmoins sa brusquerie d'allure dissimulait mal les qualités d'un cœur bien placé et la sensibilité d'une âme qui, toujours en révolte contre un fait brutal, était capable de tous les attendrissements devant la faiblesse ou devant la souffrance.

Depuis le jour où, engagé volontaire, il avait endossé la capote de soldat, il n'était un peu battu sur tous les pavés du globe. Il s'était attiré par-ci, par-là, quelques coups de sabre, qui lui avaient zébré le visage; quelques balles de fusil avaient troué, par endroit, sa rude carcasse, et à coups d'actions d'éclat et de citations à l'ordre du jour, il était peu à peu monté au quatrième galon d'or. La croix d'officier de la Légion d'Honneur qu'il portait, dissimulait un trou fait par la zagaye d'un naturel de l'Afrique Occidentale.

C'était l'héroïsme vivant.

Les soldats de son bataillon l'adoraient; ses officiers l'estimaient et l'aimaient mais redoutaient un peu ses boutades. Il marchandait aussi peu leur vie que la sienne ce qui ne les troublait pas, mais il avait l'horreur du col cassé, des képis élégants, de la boîte à vernis et l'officier trop soigné, trop propre, voyait tomber en avalanche sur lui, les jours d'arrêt que le commandant distribuait avec une libéralité parfois excessive.

Sa marotte était l'implacable tenue d'ordonnance. Il l'exigeait de tous et disait à ses capitaines et lieutenants :

Un marsouin est toujours beau — pas la peine de vous bichonner, vous vous diminuez en vous collant des parfums sur les moustaches ou du cosmétique sur les cheveux.

Et comme il avait lu la *Chanson des gueux*, il ajoutait :

— Qu'est-ce que ça f... qu'on n'ait pas de chemise, quand on a du cœur sous la peau.

Après un rude combat, quand il voyait des officiers ou des soldats de son bataillon couchés sur le sol, blessés, ou fauchés par la mort, il sanglottait comme un père de famille qui vient de perdre plusieurs de ses enfants.

***

Il y a deux ans, le commandant Cassebras quittait le Tonkin pour rentrer en France, la période de congé accordée à tour de rôle aux officiers, en campagne depuis plusieurs années, était arrivée pour lui.

A bord du paquebot de la Compagnie des Messageries maritimes qui le rapatriait, se trouvaient quelques *globe-trotters* revenant les uns du Japon, les autres de Java et de Bornéo.

Tous les soirs, vers neuf heures, les passagers, (après avoir quitté l'habit noir ou le smoking qu'une mode implacable, et passablement ridicule dans les régions tropicales, impose pour le repas de six heures), se réunissaient sur le pont et s'allongeaient sur des chaises longues, la pipe ou le cigare aux dents.

Un de ces soir-là, le commandant Cassebras, assis à l'arrière, dans un de ces larges fauteuils en rotin, familiers aux coloniaux, regardait, l'œil mi-clos, les fumées sortant de sa pipe monter en spirales et se disperser sous le léger vent venant du large.

L'Océan Indien, calme comme un lac, donnait à peine au navire l'impulsion d'un léger berceau et sur le grand ciel bleu, constellé d'étoiles et au fond duquel brillait la croix du Sud, une mélancolie semblait monter de la mer.

Les conversations s'étaient éteintes peu à peu et par instant, on n'entendait plus que le halètement puissant des machines et les vibrations de l'hélice communiquant au paquebot, une sourde trépidation.

Tout à coup, le commandant prêta l'oreille.

Son nom venait d'être prononcé.

C'était un de ces « globe-trotters » qui, ignorant sans doute le voisinage de l'officier, faisait de lui un portrait peu flatté.

Voici ce qu'il en disait :

— Vous avez remarqué ce vieux dur à cuir à la tête de loup, aux moustaches en brosse et qui semble ne jamais avoir peur ? On dirait qu'il veut éviter tout contact avec les autres passagers.

— Je le connais, répondit quelqu'un. C'est, à ce qu'on raconte, un sabreur de première qualité, un homme qui a reçu tous les coups et tous les atouts que peut espérer un honnête homme : balles, coups de sabre, coups d'épée, éclats d'obus, il a connu toute la variété des pruneaux dont dispose une armée de guerre.

Il est avec cela ou, peut-être, grâce à cela, parfaitement insociable.

On le dit brave comme un l'on, bête comme une oie, crétin comme toutes les vieilles culottes de peau et je le considère, pour mon compte, comme un arriéré, un imbécile d'un autre siècle, ne comprenant rien aux délicatesses et aux mœurs de notre époque.

A ce moment, l'aimable critique se sentit légèrement frapper sur l'épaule.

En se retournant, il vit devant lui la figure zébrée du commandant Cassebras, dont le regard traversait, sous l'empire de la colère, dévier légèrement vers la gauche.

— Mon petit monsieur, dit lentement le commandant, vous venez de me juger en trois points qui sont trois injures. Je vous dois trois bons coups d'épée, par conséquent, et sur ce terrain-là je paye toujours royalement mes dettes.

Vous m'avez traité de bête comme une oie, de crétin et d'imbécile d'un autre siècle.

Nous Figerons le compte de l'oie à la proclaine escale, si vous le voulez bien.

D'abord interloqué, notre « globe-trotter » reprit assez rapidement son assurance et répondit :

— Si trois coups d'épée vous suffisent, je suis prêt à vous donner la plus entière satisfaction; si même, il vous en faut davantage, ne vous gênez pas.

Et le jeune homme tendit sa carte.

Le commandant y jeta un coup d'œil et lut : « Vicomte de Polmignhac, 233 bis, avenue du Bois de Boulogne. »

Le jeune homme ajouta : J'ai 29 ans, bon pied, bon œil...

— ..., Toutes vos dents et pas de corset, c'est entendu, reprend Cassebras. Eh bien, vous me montrerez prochainement vos dents, bien en face... et je vous montrerai les miennes.

***

A l'escale de Djibouti, le duel eut lieu.

On avait choisi comme emplacement, les alentours du château de M. le Ministre plénipotentiaire de France, près Sa Majesté le roi Menelick.

Les trois palmiers nains représentant la végétation de Djibouti, en protèrent un leur ombre — et pour cause — à ce combat singulier.

M. le vicomte de Polmignhac en sortit avec quelques pouces de fer dans l'avant-bras et le commandant lui dit après la rencontre :

— Le compte de l'oie se trouvant ainsi réglé, vous voudrez bien m'aviser du jour où le crétin pourra vous réclamer le sien.

M. de Polmignhac répondit :

— Aussitôt rafistolé et tout-à-fait d'aplomb, comptez sur moi pour vous avertir.

***

Trois mois après, un nouveau duel eut lieu dans les rochers de Monte-Carlo.

Cette fois, le vicomte ne s'en tira pas si bon compte. Il reçut un terrible coup d'épée dans la poitrine et dût tenir le lit pendant près de deux mois.

Quelques semaines plus tard, le commandant écrivit à son adversaire :

« Monsieur,

« Vous ayant expirant ces jours-ci, je me vois, à mon grand regret, obligé d'ajourner la réclamation de la troisième crevaco. Ce sera pour dans deux ans, si vous le voulez bien. Néanmoins, « l'imbécile d'un autre siècle » tient à vous le 3 Janvier, et si par hasard, vous passez dans mes parages, n'oubliez pas que j'ai toujours à votre disposition, un coup de collichemarde tout à fait ligneux. »

Le jeune vicomte sourit en recevant la lettre de son adversaire, qu'il lut en présence de plusieurs amis.

Il se contenta d'ajouter pour tout commentaire :

— Bon !... j'ai deux ans devant moi ; j'ai par conséquent le temps de me marier et de rendre ma femme heureuse pendant quelque temps.

***

Les deux années se passèrent et M. de Polmignhac profitant comme il l'avait dit, de la période d'armistice, épousa pendant ce temps, une charmante jeune fille qu'il aimait depuis longtemps et qu'il se mit à adorer aussitôt marié.

Un charmant baby vint apporter un surcroît de bonheur dans cet excellent ménage lorsqu'un matin, en lisant l'*Officiel*, le vicomte apprit que le commandant Cassebras rentrait en France avec de nouveaux lauriers et quelques blessures en plus.

Très loyalement, il lui écrivit :

Monsieur,

J'apprends votre retour en France — Conformément à mes engagements, je me tiens à votre disposition. Seulement, depuis notre dernière entrevue, si cordiale et, dont je garderai si je vis quelques temps encore, un souvenir gravé sur ma poitrine en caractères ineffaçables, je ne suis marié. Je suis, je vous assure, très heureux pour l'instant; il vient de me venir un beau bébé que vous avez des chances — je connais votre simable poignet — de rendre orphelin. Je vous demande simplement, dans le cas où vous me tueriez, d'accorder à mon pauvre petit mioche, toute la sympathie que vous me refusa. Vous lui devrez bien cela — »

Cinq jours après, le vicomte de Polmignhac recevait la réponse suivante :

« Mon cher adversaire,

Très heureux d'avoir reçu de vos nouvelles. Vous êtes marié, c'est très bien. Un enfant vient de vous arriver, c'est parfait. Dans ce cas, vous me permettez de vous donner *gustus* au nom du bébé, de ma dernière créance. D'abord, vous êtes déjà en partie libéré. Vous m'avez traité d'imbécile d'un autre siècle et si mes sentiments de vanité me font protester contre la première épithète, le calendrier m'oblige à m'incliner devant la seconde, depuis quelques instants.

Car, à l'heure où vous lirez ma lettre, l'appartiendrai au 20e siècle, bien qu'étant un homme du XIXe.

J'ajoute que votre crânerie, votre caractère chevaleresque, cette belle bravoure française que j'ai trouvé en vous dans nos précédentes rencontres, et que vous manifestez encore en me pardonnant votre poitrine est toujours à ma disposition, tout que je vous estime et que le vieux dur-à-cuire n'est pas loin de vous demander d'être le parrain de votre gosse, s'il en est temps encore.

A vous, solidement, mon camarade.

Commandt CASSEBRAS. »

Le jour même, le commandant recevait ce simple télégramme :

A Monsieur le comte Cassebras.

Votre filleul vous attend. Il a déjà trois cheveux et une aurore de dent.

***

Le commandant Cassebras s'est souvent vanté que personne en ce monde ne lui avait tiré impunément la barbe.

Si vous voulez voir comment son filleul s'en charge, je vous convoque à l'an prochain.

E. LAGRILLIÈRE-BEAUCLERC.

Chronique agricole

Soins à donner au bétail

Si l'alimentation rationnelle faite une condition essentielle pour obtenir du bétail un rendement élevé en viandes et en travail, les soins hygiéniques n'en sont pas moins très importants pour arriver rapidement à ce résultat.

On conçoit aisément qu'un animal mal soigné souffre, et cet état de gêne paralyse incontestablement les bons effets que l'on serait en droit d'attendre d'une alimentation bien comprise.

Malheureusement, le cultivateur ne connaît pas suffisamment les soins hygiéniques qu'il convient de donner aux animaux de la ferme, ou du moins ne les pratique pas assez. Et, bien souvent, c'est à cette indifférence qu'il faut attribuer les nombreuses pertes occasionnées par les maladies contagieuses.

La propreté de l'étable ou de l'écurie est un des points les plus importants de cette question, en tout temps, mais surtout en été. Il est nécessaire que les déjections animales soient enlevées chaque jour et portées au tas du fumier, jamais réunies dans un coin quelconque de l'étable. Le tas de fumier ne doit jamais être contigu à la ferme.

En outre, l'écoulement des urines doit se faire avec facilité pour éviter leur séjour dans le logement des animaux. Chaque semaine au moins, pendant toute la durée de l'été, le sol de l'étable sera soigneusement lavé avec de l'eau contenant en dissolution du sulfate de fer. Avec ces soins de propreté on évitera cet odeur de gaz ammoniac qui trop souvent vous suffoque en pénétrant dans une étable mal tenue.

Le logement des animaux doit comporter des ouvertures nombreuses et larges ; il est nécessaire qu'elles soient obstruées par une toile grossière, ou mieux une toile métallique à mailles fines pour empêcher la rentrée des mouches tout en permettant une aération suffisante.

L'enlèvement, chaque semaine, des toiles d'araignées est très recommandable ; mais il faut considérer que pendant la saison des chaleurs elles remplissent un office précieux en débarrassant partiellement l'étable des mouches qui torturent les animaux. Pour ces motifs, on peut les maintenir pendant le mois de juillet, août et septembre, si toutefois en présume leur utilité.

Lorsque tous les animaux sont hors de l'étable faut en profiter pour aérer ; on ne ferme les ouvertures qu'à leur retour, car il importe d'éviter les courants d'air pouvant entraîner des accidents graves, surtout si les animaux transpirent.

***

L'eau est la seule boisson que l'on donne au bétail et son choix est très important. Elle doit être toujours claire, limpide, bien aérée, sans goût, sans odeur, et dissoudre facilement le savon.

La température de l'eau de boisson doit varier entre 10 et 15°. Les eaux trop froides occasionnent souvent des coliques nommées tranchées, et impossent en outre à l'économie animale, pour être portée à la température du corps, une dépense d'énergie inutile.

Ces eaux doivent toujours être recueillies auparavant dans des auges ou des seaux et servies après leur exposition à l'air. C'est ainsi qu'il convient d'opérer à l'égard de l'eau de source et de l'eau de puits.

Cette dernière surtout doit être en entre fortement agitée avec la main. Dans certaines régions, les cultivateurs obtiennent en résultat en ajoutant une faible quantité de farine ou de son, qui, suivant l'expression, *coupent* l'eau, et mélangeant ensuite le tout à l'aide d'un bâton ou à la main.

Les eaux mommeiannent troublées à la suite des pluies abondantes ou rapides, peuvent être données au bétail sans crainte de les exposer à des accidents.

L'abreuvage des animaux au retour du travail, ne doit se faire qu'après un moment de repos, surtout en été, alors qu'ils transpirent beaucoup.

***

Une pratique très rarement suivie dans nos campagnes, même pour les chevaux auxquels elle est ordinairement appliquée, est sans contredit le pansage.

C'est là cependant un soin de propreté indispensable pour permettre l'accomplissement normal et régulier des fonctions de la peau, en son cours d'utrile vant un picotin d'avoine, dit-on.

Ce qui est vrai pour le cheval l'est aussi pour les autres animaux. Le bœuf à l'engrais profite plus rapidement; la vache laitière donne un produit plus abondant et plus savoureux.

Pour terminer cette causerie, revenons aux moucheron dont il a été question au début. La plupart des insectes sont absolument nuisibles, et causent parfois aux hommes et aux animaux des inflammations et des démangeaisons insupportables. Quelques-uns déposent leurs œufs sur les plaies des jeunes tendres de la peau, dans les plaies, dans les oreilles.

Pour préserver les animaux contre ces ennemis, on conseille de mouiller tout le corps et l'intérieur des oreilles à l'aide d'une composition imprégnée avec une infusion de feuilles de noyer, de quassia amaris, de tabac, d'eau légèrement additionnée de pétrole, de lysol ou d'acide phénique. Ce dernier doit être spécialement réservé pour les plaies où les mouches se portent toujours de préférence. On peut employer aussi une infusion de 60 grammes d'assa fœtida dans un plein verre de vinaigre, et additionnée ensuite de deux verres d'eau.

M. Monillon s'est très bien trouvé de l'application d'un mélange par moitié d'huile de colza et d'huile de coïne. Ce mélange est passé légèrement et rapidement à l'aide d'une plume d'oie, sur les parties que les insectes attaquent de préférence, et étendu ensuite à la main.

Tous les agriculteurs savent certainement l'occasion d'appliquer l'un quelconque de ces procédés. C'est pour ce motif que nous avons jugé opportun de les signaler.

JEAN D'ARAULES.

On dit...

Les instituts Pasteur.

Lyon ouvrira le 2 janvier prochain un nouvel institut Pasteur. Ce sera le huitième de France. Après l'institut de la rue Dutot s'ouvriront, en effet, des instituts Pasteur à Alger, Tunis, Montpellier, Marseille, Bordeaux, Lille et enfin Lyon.

Les établissements de ce genre sont, du reste, le voit, toutes les régions de France, sauf Douai, sont à leur tour nombreux à l'étranger.

La Russie n'en possède pas moins de six : St-Saint-Pétersbourg, Moscou, Samara, Kharkow, Varsovie et Odessa.

L'Italie en a cinq : à Bologne, Milan, Naples, Palermo et Turin.

L'Autriche-Hongrie deux : Vienne, Budapest.

Saragosse, Malte, Bucarest, Constantinople, Alep, Tiflis, ont des instituts Pasteur.

L'Amérique du Nord est pourvue de trois de ces établissements : à New-York, Chicago, la Havane ; l'Amérique du Sud en a deux : à Rio-de-Janeiro et Buenos-Ayres.

Un seul, il est vrai, est en relations directes avec l'Institut Pasteur de Paris : c'est celui de Lille, qui est en quelque sorte sa succursale unique. Les autres sont des dérivés ; ils auraient rue Dutot, et aucun ne se fonde sans l'assentiment ou en dehors de la surveillance des élèves de l'illustre savant, dont ils prétendent le même pour égide ; mais, une fois ouverts, ils deviennent en quelque sorte autonomes.

Les fondations de nouveaux instituts Pasteur se multiplient à l'étonnement de ceux qui virent en vers et, sans doute, qui ont, grand nombre chez nous aussi bien qu'au dehors.

***

La détérioration du papier. — Un éditeur de Londres considère que les livres imprimés aujourd'hui ne seront plus lisibles dans 50 ou 60 ans, alors que les papiers du moyen âge sont encore dans un état de conservation parfaite.

SOMMES-NOUS dans le vingtième siècle

A minuit à fini l'année 1899 et commence l'année 1900. Sommes-nous encore aujourd'hui dans le dix-neuvième siècle ou dans le vingtième. En d'autres termes le vingtième siècle commence-t-il en 1900 ou en 1901.

Cette question semble simple, tout le monde, beaucoup de personnes. Les interrogations pleuvent de tous côtés, on demande notre opinion. Nous avons dit déjà : Le prochain siècle commencera en l'an 1901 ! Mais, depuis, de toutes parts on nous répliqué : « Le prochain siècle débutera en 1900 ! » Si bien que, de tous côtés, on insiste sur une solution précise : beaucoup de personnes troublées par des affirmations opposées ne savent plus bien si, lundi prochain nous entrerons ou n'entrerons pas dans le vingtième siècle.

Et d'autant plus que l'on ajoute que le Pape, qui doit bien savoir ce qu'il en est, aurait ordonné des messes solennelles pendant la nuit du 31 décembre au 1er janvier pour attirer les bénédictions du ciel, sur le nouveau siècle qui va commencer.

Le Conseil fédéral allemand

Enfin, le Conseil fédéral allemand a décidé de faire commencer le vingtième siècle en l'an 1901.

On comprend bien que, en face de pareilles divergences, l'opinion s'égare et que l'on ait quelque droit de ne plus trop savoir où nous en sommes en réalité.

Mettons les choses au point d'abord, nous discuterons ensuite. Si vraiment l'Allemagne prend comme commencement du nouveau siècle l'an 1900, cela est parfaitement son droit. On peut compter comme on veut ; mais c'est une mesure regrettable, un accroc à la chronologie. Ce n'est pas un secret que les savants de toutes les nations cherchent à unifier le temps, à rendre uniformes le calendrier grégorien et le calendrier orthodoxe, qu'il faudrait introduire un désaccord dans, le mode de comptage des siècles. Il est vrai que commencer le siècle par 1900 ou par 1901 n'a pas d'importance sérieuse sur les transactions de vérité à payer ; mais, en n'en est pas moins une complication inutile et un nouveau sujet d'erreur pour l'avenir. Nous saurons encore quand l'Allemagne suivra la chronologie adoptée par toutes les nations.

L'opinion du Pape

Léon XIII aurait, de son côté, annoncé « urbi et orbi » la fin du siècle pour le 31 décembre ! On a dû mal traduire ou mal comprendre la pas role du Souverain Pontife. En effet, nous lisons dans la *Semaine religieuse*, de Châlons; dans ce titre : « La dernière année du siècle », quelques lignes utiles à reproduire : « En tête du décret pontifical publié en tête de notre dernier numéro, quelques personnes auront été peut-être surprises de la qualification de « dernière année du siècle » donnée à l'année 1900 pour l'an 1900. Rien, cependant, n'est plus chronologiquement exact. En effet, l'ère chrétienne a commencé avant l'an 1. Donc, pour que le prochain siècle de cette ère eût cent ans, l'année 100 devait appartenir à ce premier siècle, et non au second qui n'a commencé qu'avec l'an 101. De ce point de départ, qui nous paraît très aisé de conclure que toutes les années siècles (00), font partie, non du siècle qui va commencer, mais de celui qui s'achève. C'est pour cela que, dans le décret du 13 novembre 1899, le Pape indique, comme fin du dix-neuvième siècle, le 31 décembre 1900, et comme premier jour du vingtième, le 1er janvier 1901. »

Ainsi, contrairement à ce que l'on a répété, selon l'Eglise le premier siècle commence bien en 1901 et, en 1900, nous finirons le dix-neuvième siècle. Les astronomes, les chronologistes, les computistes en avaient jugé de même, et, depuis longtemps, on n'a cessé de répéter que le prochain siècle ne commencerait qu'en 1901. Il y a six ans, il y avait lieu de faire une Exposition universelle, on n'a pas manqué de dire que ce grand concours international serait le couronnement du dix-neuvième siècle. Il en marquera la dernière étape.

Cause des désaccords

Les dissidents oublient trop que la question qu'ils soulèvent est vieille, très vieille. Les mêmes discussions se renouvellent tous les ans, et, le désaccord est ancien. Il existait déjà en 1560, en 1600, en 1700, on se demandait déjà quand commencerait le prochain siècle ? Et, malgré l'âcreté et la violence quelquefois des discussions, le siècle commença à l'heure convenue, le commencement 1701, 1801, etc. Si bien que, si l'on adoptait pour le début du prochain siècle, comme nombre, la date de l'Conseil allemand, l'année 1900 ... on supprimerait, pour faire une année dans la série séculaire. Le dix-neuvième siècle en Allemagne ne serait plus le siècle ; il n'aurait que quatre-vingt-dix-neuf ans !

Cette résistance à suivre l'ordre chronologique provient en grande partie du changement des deux chiffres de la dernière année séculaire 1799-1800 ; 1899-1900. Le chiffre change, dit-on, et le siècle change ! C'est une illusion ! Dans une centaine quelconque... 98, 99, 100, le dernier chiffre demeurait aussi et l'on écrit naturellement 100. Et il ne viendrait à personne l'idée de soutenir que 100 ne fait pas partie de la centaine. De même, il faut bien se résoudre à admettre que 1900 fait partie de la centaine en cours, soit du siècle actuel.

Cette restriction bizarre a toujours eu ses partisans ; l'apparence a trompé ceux qui n'avaient pas réfléchi à l'origine première de l'ère chrétienne. Victor Hugo, qui est né en février 1802, n'a-t-il pas écrit en parlant de sa naissance à Paris :

Ce siècle avait deux ans, Rome remplaçait Sparte.

Non, Victor Hugo, s'est trompé. Le siècle n'avait pas deux ans en 1802 ; il avait exactement un an.

Le grand poète avait fait inexactement commencer le dix-neuvième siècle en 1900.

M. de Heredia, de l'Académie Française, quand il salua si magnifiquement le czar Nicolas en octobre 1896 en face de la première pierre du pont Alexandre III, dit :

Et quand l'aube du siècle à venir aura lui,
Paris, en un transport universel de joie,
Ouvrira flûtement la triomphale voie.

Au couple triomphal qu'il acclame aujourd'hui.

Comme Victor Hugo, M. de Heredia a fait confusion : L'aube du siècle ! Non pas. En 1900 ce sera le crépuscule du siècle ! Toujours, le millésime 1900 trompe l'œil et fait commettre l'erreur.

Le calculateur qui passe de 9 à 10 ne dit pas que la seconde dizaine commence à 10. Autrement, il ne saurait évidemment pas compter.

Solution évidente

Au fond, la question est enfantine. Et c'est peu-être pour cela qu'elle arrête encore tant de personnes. Elle apparaît trop simple. Il est bien évident que lorsque nous comptons, nous ne commençons que par zéro. Nous disons : 1, 2, 3... 9, 10. Dix termine la dizaine. Si nous poussons jusqu'à 100, nous dirons de même, 11, 12... 99, 100. Et 100 sera le dernier nombre de la centaine. Et ainsi toujours. Et 1900 sera la dernière année de la série des dix-neuf cents ans ! C'est élémentaire. L'ère chrétienne a débuté par l'an 1, et tout s'en suit.

Lorsque la Révolution française crée un calendrier, le calendrier républicain, elle a fait comme on avait fait jadis : elle a dénommé la première année : an 1 et non pas, bien entendu, an 0. Ce qui n'aurait aucune signification.

Ce raisonnement assurément simple ne satisfait pas ceux qui veulent absolument que l'an 1900 soit l'aurore du vingtième siècle. On trouve des objections; mais l'important est de savoir si elles ont la moindre consistance. Les plus ingénieux répondent à l'argumentation que nous soulevons : comment compte-t-on les heures, les méridiens, les distances, etc., sinon en allant de 0 à 1. Le méridien 1 n'est-il pas à 60 minutes du méridien 0 ? La chiffre 1 sur un cadran n'est-il pas à 60 minutes du 0 ? Midi et 0 ? La première heure n'est-elle pas celle qui va de midi à 1 heure ? Donc, de même, la première année du vingtième siècle sera celle qui va de 1900 à 1901.

Cette argumentation a, en apparence, un petit air de vérité qui a séduit un certain nombre de personnes. La première année, dit-on, est celle qui s'est écoulée de la naissance du Christ à la fin des douze mois. Ce sera l'année 1 seulement quand cela aura duré ; le seconde ne deviendra l'année 2 qu'au bout de douze mois, etc. Et de même quand nous serons à la fin de 1899 nous aurons encore un siècle derrière nous. Donc, 1900 est le commencement du siècle, et la contradiction triomphe !

Nullement : le désaccord repose sur un malentendu, sur un jeu de mots, et l'à importe beaucoup de ne pas s'y laisser prendre. Certes, il quand on mesure un temps, une longueur, une distance, on ne peut pas faire autrement que de marquer l'unité quand le temps pris pour une unité s'est écoulé, quand la distance est franchie ; autrement, le comptage n'aurait aucune signification. Mais, dans l'espèce, il ne s'agit pas seulement de compter, mais de dénommer et de fixer l'unité qui servira désormais de base au système chronologique. On n'a pas, à l'origine, compté les jours de l'année 0 à tant de mois. On a dénommé l'année première : an 1. Elle a été l'année 1 du commencement à la fin. Ce qui est bien différent.

C'est un mots que de l'Eglise romaine, nommé Denys, à cause de sa petite taille « Dionysius Exiguus », qui, seulement en l'an 532, eut l'idée de fonder l'ère chrétienne en lui donnant à peu près pour origine la naissance du Christ. Denys admit, — faussement d'ailleurs — que Jesus était né le 25 décembre de l'an de Rome 753. Et il fit de l'année 754 de la fondation de Rome la « première année » de l'ère chrétienne. L'an 754 devint l'an 1. Ce ne fut pas l'an 1 à la fin de 754. Ce fut l'an 1 dès le début et toujours.

Conclusion

Par conséquent, il n'y a aucun doute à conserver sur la question présente. Le point de départ de l'ère chrétienne est l'an 1. (année 754 de Rome). Et de même que l'on aurait compté 755, 756, 757, 758, 759, 760, etc. — a compté 1, 2, 3, 10, 99, 100. Et, depuis, 1799, 1800. Puis, enfin... 1899... 1900. Et l'on recommence.

Est-ce clair maintenant ? Et va-t-on nous répéter encore que le siècle commence en 1900 ? Pour ne pas fausser la chronologie établie par l'ère chrétienne, il faut de toute nécessité que les impatients attendent l'an 1901 pour entrer dans le vingtième siècle.

Donc, lundi prochain, à minuit, commence bien la quatre-vingt-dix-neuvième et dernière année du dix-neuvième siècle. „ Amen" !

Mort de M. Eugène Bertrand

L'amélioration qui s'était produite dans l'état de santé de M. Eugène Bertrand, co-directeur de l'Opéra, n'a malheureusement pas persisté. Le malade a succombé dans la soirée, aux suites de la congestion pulmonaire dont il était contracté le germe aux obsèques de Charles Lamoureux, son ami.

M. Eugène Bertrand dirigeait notre Académie nationale de musique depuis 1892.

D'abord acteur, il fit son éducation scénique au Conservatoire de Paris, dans la classe de Provost. Après avoir quitté le Conservatoire, il ne restar que peu de temps à ce théâtre et bientôt s'en alla chercher fortune en Amérique, où il arriva en 1862. Et où il fit un séjour de quelques années, d'abord comme acteur, puis comme directeur.

De retour en Europe, il accepta un engagement pour le théâtre du Parc à Bruxelles, et de Bruxelles, passa au Théâtre des Variétés de Lille.

A Lille, c'est lui qui produit Adolphe Patti, qui n'était jamais venu en France, et c'est sur son théâtre que la merveilleuse artiste se fit pour la première fois entendre en français.

Peu après, il devint directeur des deux théâtres de cette ville, et enfin, revenant à Paris en 1867, il prenait la succession de Cogniard comme directeur du théâtre des Variétés.

En 1884, M. Bertrand était, avec MM. Cantin et Plunkett, à l'Eden-Théâtre.

M. Bertrand était chevalier de la Légion d'honneur depuis 1893.

Nos Dépêches

Par Fil Téléphonique spécial

LA GUERRE ENTRE L'ANGLETERRE ET LE TRANSVAAL

Où en est-on ?

Pendant que le siège des trois places continue et que les Boers développent leurs retranchements, que se passe-t-il en arrière des armées en ligne ?

La période d'attente, le *statu quo*, dont on parle depuis les défaites des Anglais à la Tugela et à Maggersfontein, n'est pas aussi complet qu'on pourrait le penser. L'insurrection prend chaque jour plus de forces dans la colonie du Cap et des parties de Boers s'infiltrent entre les armées anglaises et coupent de plus en plus leurs communications.

On dit que les Hollandais sont en armes jusque dans les environs de Capetown.

D'une autre part, dans la Natalie, les Boers ont réoccupé Colenso, d'où ils s'étaient retirés, on s'en souvient, lors de la marche en avant du général Buller qui est venu se briser sur le Tugela.

Une dépêche annonce que les Anglais ont bombardé Colenso ; c'est donc que les Boers y sont, en effet, revenus. Ils ont reconstruit ou réparé leur ligne de chemin de fer. D'autres d'autres informations, le général Buller aurait rétrogradé jusqu'à Pietermaritzburg. Ces nouvelles, si vagues qu'elles soient, si peu appuyées sur des faits authentiques, paraissent au moins fort vraisemblables. On ne plaint toujours vivement à Londres du malaise du War Office, ou de la pauvreté des dépêches qu'il communique.

On croit que la situation des armées anglaises empire chaque jour et que les choses deviennent de plus en plus critiques pour elles en sorte qu'il sera bien difficile aux deux lords, Roberts et Kitchener, de réparer tant de ruines lorsqu'ils seront en mesure d'agir vers la fin de janvier ou même de février.

Le désarroi est profond dans les plans du War-Office et dans les résolutions du gouvernement de lord Salisbury, dont on annonce déjà la démission éventuelle. Lord Salisbury comprend bien que son devoir et son honneur lui commandent de rester jusqu'à la fin de la guerre, mais il est impossible de prédire quand cette fin arrivera. Cela dépend de l'Angleterre, qui peut terminer cette malheureuse guerre quand elle voudra.

H. D.

A LADYSMITH

Une sortie du général White. — Position enlevée

Londres, 31 décembre. (De notre correspondant particulier). — On télégraphie du camp de Chieveley, 30 décembre :

« Un indigène affirme que le général White a fait une sortie vendredi ; il aurait enlevé à la baïonnette une position boer et pris un canon de siège. »

Pas de nouvelles

Londres, 31 décembre. — Le War Office ne communique aucune nouvelle de la guerre.

Une dépêche de Les Palmas, aux armateurs du Denton-Grange annonce que ce vapeur continue le transbordement de sa cargaison. Il est probable que les opérations de sauvetage durer sont complétement. Il n'en résultera de dommage sérieux qu'au point de vue du retard des opérations de guerre.

Le Majestic, de la White Star, est arrivé hier à Capetown, avec trois jours de retard.

Le Cymric, qui part demain de Southampton pour l'Afrique du Sud, emportera trois batteries d'artillerie de campagne et un bataillon d'infanterie.

Le Moor est parti de Southampton hier soir avec deux médecins et des sœurs de charité pour les hôpitaux de campagne.

Une brigade divisionnaire de la Royal Field Artillery et le 2e Gloucestershire régiment d'infanterie partiront aujourd'hui pour Southampton ; ils prendront passage à bord de l'Ombria, pour l'Afrique du Sud.

L'incident du « Bundesrath »

Berlin, 31 décembre. — Les ministres des affaires étrangères a demandé immédiatement au gouvernement anglais des explications au sujet de la saisie du vapeur Bundesrath.

Dans les cercles bien informés, on croit à un excès de zèle de la part du commandant anglais; aussi, on croit à un arrangement probable. Si des officiers allemands se trouvaient parmi les passagers, ils seraient punis pour avoir désobéi à un ordre formel de l'empereur interdisant aux officiers allemands de prendre part à la guerre.

La révolte au Cap

Une colonie française

Une dépêche de Capetown annonceait ennemi hier que toute la région située à quatre-vingts kilomètres au nord de la ville était en état de révolte contre les Anglais.

Il est intéressant de savoir que ce territoire est connu au Cap sous le nom de « Franschs Nek », c'est-à-dire quartier français. C'est dans cette partie de l'Afrique du Sud, en effet, que s'établirent les émigrants français en 1688.

La ville principale du pays s'appelle « de Paarl », en français, le Perle, et elle est située au de la double rangée de « Kopjes » calcaires, qui l'entourent et qui lui font comme un collier de perles.

Tous les habitants portent des noms parfaitement français : on ne rencontre que des Dupleissis, des Bulot, des Bertinez qui ont [illegible]